

Derrière les répliques

Robert Deschamps

Volume 30, Number 2 (176), April 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deschamps, R. (1988). Derrière les répliques. *Liberté*, 30(2), 49–54.

ROBERT DESCHAMPS

DERRIÈRE LES RÉPLIQUES

Cela m'a frappé la dernière fois que quelqu'un m'a dit: «vous avez parfaitement raison». J'ai soudainement compris que la parole est un instrument du regard, que les mots ne peuvent que démasquer la vie, les autres surtout, d'où le danger provient. Cela m'a paru tout à coup très clair. J'avais parlé et mon interlocuteur se disait d'accord, donc me permettait de toujours exister. Par cette réponse, j'obtenais de pouvoir continuer à m'expliquer et ma réalité circulait librement; du moins, encore un peu. Pourtant, c'est aussi à ce moment-là que j'ai senti que j'allais maintenant avoir continuellement peur, qu'ouvrir la bouche devenait un jeu avec la mort. Dans chaque conversation, il y a, devant soi, un meurtrier possible. Je ne me souviens plus pendant combien de temps j'ai poursuivi la discussion ce jour-là mais, secrètement, je me suis préparé à parler de moins en moins. Ce coup-ci, je m'en sortais indemne. La prochaine fois, je n'aurais peut-être pas cette chance. Plus tard seulement, j'ai découvert que je me trouvais seul dans la pièce, que je n'avais, en fait, parlé à personne cette fois-là, et j'ai alors saisi entièrement ce que signifie «*s'entendre avec quelqu'un*». Aussi, relater toutes ces choses est-il un acte inutile et très dangereux.

* * *

Je ne commencerai le récit nulle part. Il n'y a aucun avantage à établir la chronologie de ce qui m'est arrivé. Il suffit de savoir que cela s'est produit à un moment donné, qui n'est peut-être pas celui auquel je pense, ou que c'était en moi depuis toujours et que je l'ac-

ceptais tacitement, c'est-à-dire en usant du langage comme si cela n'allait jamais arriver. Je ne suis, au fond, sûr de rien. Ni du début, ni même de la teneur réelle de cette sensation. Ce que je vois, c'est que le dialogue est un duel où l'on vise à abattre un sourd et où l'on n'atteint jamais que cette part de soi qui est dans l'autre. La communication entre les êtres serait une perpétuelle tentative de se retrouver soi-même dans autrui. Si je dis quelque chose à quelqu'un et qu'il acquiesce, c'est qu'il se reconnaît dans mes mots. Et moi, je n'ai fait surgir, par la parole, qu'un autre moi. Sinon, il me contredit et alors commence la solitude, le recul, inévitablement l'insuffisance ou la chasse.

* * *

Cela se devine déjà un peu quand je songe au fait que j'ai droit à une plus grande Amérique dès que je parle anglais. Le piège se trouve d'abord *entre* les langues avant d'exister en chacune d'elles. Mais, en même temps, il demeure plus évident, moins infaillible. On peut y échapper plus facilement sans s'isoler. Je me tais. Je ne me donne pas une seconde identité et j'évite une première sorte d'étranger. Sinon, je deviens un autre en prenant sa langue et je cherche d'autres moi sous ce nouveau visage. Dans le premier cas, en ne gardant qu'une seule langue, je me déplace dans une jungle plus restreinte; dans le second, j'ai un peu plus d'espace mais j'ai aussi plus de fauves sur mon chemin.

* * *

Depuis ce matin, j'ai réussi à me lever, à m'habiller, à aller chercher le courrier dans le hall de l'immeuble, à remonter à mon appartement pour prendre mes affaires, à descendre dans la rue, à prendre le métro puis l'autobus, à acheter le journal dans un kiosque et ensuite à entrer au travail et à m'installer à ma table sans presque rien dire à qui que ce soit. Je n'ai pas essayé de me rencontrer. De fait, il me semble de plus en plus que, dans ce genre de tentative, la possibilité d'affrontement est trop grande pour ce qu'il y a à gagner. En agissant comme je l'ai fait, j'ai pu me dépalcer avec,

tout au plus, une menace autour de moi, celle d'un mouvement qui viendrait de l'autre et que je n'aurais pas cherché. Or, aujourd'hui, rien de tout cela ne s'est produit. Ni l'autre ni moi n'avons bougé. Et c'est précisément en choisissant le silence que j'ai éliminé la moitié du risque. Cela aurait pu facilement se produire si j'avais demandé à mon voisin de palier, qui vidait sa boîte aux lettres en même temps que moi, ce qu'il pensait de la lenteur du service postal; ou si j'avais fait remarquer au chauffeur d'autobus qu'attendre au coin de la rue par un temps si froid était insupportable. Il aurait suffi d'une phrase pour que j'existe déjà un peu moins.

* * *

Je suis sûr de trop bien comprendre le phénomène. Dans la conversation, tout se déroule comme si nous ne devions jamais en revenir. Les premières phrases sont un coup d'œil, un vol de reconnaissance dans la réalité de l'autre. Les mots que nous prononçons ne cherchent qu'à faire surgir les répliques qui nous apprendront si, oui ou non, nous sommes en face d'un autre nous-même. Lorsque cela se produit, lorsque nous parvenons à nous reconnaître et qu'il ne fait plus de doute, alors il ne sert plus à rien de continuer. Chacun sait maintenant qu'il existe dans l'autre (un de plus) et comprend que son être propre vient d'accroître son rayonnement. Car la liberté ne se mesure qu'au nombre de soi-même qu'on arrive à établir et qui, parce qu'ils le sont justement, ne tenteront pas de nous détruire. Tout commence et finit là. Ajouter d'autres phrases n'amène qu'une sorte d'assurance, de répétition de sa similitude. Cela revient à tirer de l'autre ses propres paroles. Et c'est dans ce geste que *s'entendre* avec quelqu'un prend toute sa signification.

* * *

Il peut aussi arriver que la vérité n'apparaisse pas au bout des phrases, qu'on ne sache jamais qui se tient derrière les répliques. Alors la conversation n'a pas eu lieu, n'est demeurée qu'un échange d'incertitudes. Je n'ai donc pas parlé au préposé du kiosque à qui j'ai demandé le journal et que j'ai remercié lorsqu'il me l'a donné.

* * *

C'est dans l'éventualité contraire que naît le malaise. Lorsque les mots nous placent devant ce qui n'est pas nous-même et ne veut pas l'être, le langage devient un passage étroit dont on ne sort qu'en renversant l'autre ou en revenant sur ses pas. Cela représente de toute façon une limite, une diminution de l'existence potentielle. La douleur, elle, ne survient que lorsque ces autres se font obstacle et se trouvent partout. Ou lorsqu'ils imposent leur être et qu'il faut se défendre ou cesser d'exister. Ou quand il ne reste plus de défense possible contre l'intrusion et qu'on la sent venir. Mais cela n'arrive que quelque temps (parfois longtemps) après. Au départ, il n'y a que la mise en place, face à face, de deux solitudes.

* * *

Alors j'hésite continuellement. Je n'arrive pas à décider de l'amplitude à donner à mon existence. Je ne sais plus si j'ai assez de l'espace vital que me procure le silence ou si je ne dois pas plutôt agir, ouvrir le champ de ma réalité, quitte à risquer quelques luttes ou quelques reculs. Récemment, je n'ai parlé qu'à très peu de gens et j'ai, chaque fois, mesuré mes mots. Je n'ai utilisé le langage que pour subvenir aux besoins de ma vie physique. Dans mon autre vie, je me débats contre la crainte et la petitesse.

* * *

Aujourd'hui, par hasard, j'ai pu me rendre compte que l'on ne se trouve pas nécessairement forcé au combat. Ce midi, alors que je mangeais au restaurant, quelqu'un s'est approché de moi et m'a demandé s'il pouvait s'asseoir à ma table et j'ai aussitôt accepté, très machinalement, sans prendre le temps de me rappeler que nous allions, presque inévitablement, parler. Alors il s'est installé et il a commencé. Il m'a lancé une première phrase. J'ai répliqué. Il nous a fallu peu de temps pour découvrir que nous étions chacun tombés sur *un autre*, et j'ai tout de suite voulu prévoir s'il y aurait affronte-

ment ou recul. Pourtant, nous n'avons ni cessé de discuter, ni opposé nos points de vue. Et il s'est produit un phénomène à la fois très déroutant et très excitant. Nous avons continué à parler et j'ai senti, instinctivement, qu'à travers nos phrases, chacun était en train *d'essayer d'être l'autre* tout en restant lui-même, que c'était là un mouvement réciproque et gratuit qui ne mettait pas en cause notre réalité propre mais qui, en quelque sorte, nous dédoublait. Chacun acceptait de prendre l'identité de l'autre en comprenant tacitement que la sienne propre ne disparaîtrait pas pour cela. Pendant cette conversation, j'ai donc été *biréel*. Lorsque le repas s'est terminé et que, simultanément, nous avons quitté la table pour ensuite bifurquer chacun dans une direction différente, à la sortie du restaurant, je me suis demandé si cela pourrait se reproduire.

* * *

J'essaie maintenant de reconstruire le schéma à partir de la nouvelle dimension que m'apporte cet événement. Cet état mitoyen, quelque part entre la rencontre de soi et l'antagonisme, transforme l'enjeu de la parole, revalorise ses risques. S'il est possible de s'accroître à travers l'altérité, l'existence ne se limite plus à cet espace-de-l'autre-soi-même. Je pense aussi que si nous avons pu, à deux, opérer un dédoublement d'identité, l'on doit pouvoir atteindre une sorte de *pluriréalité* en conversant avec plusieurs personnes à la fois. Mais il faut une concertation parfaite, une intention commune de non-affrontement. Sinon, c'est à nouveau la société.

* * *

Depuis quelques jours, je me suis changé en toutes sortes d'individus. Cela s'est passé n'importe où. À la brasserie, au travail, dans un parc, à des conférences, au centre sportif, dans un magasin. Je suis sûr que j'ai gardé en moi quelque chose de chacune de ces personnalités avec lesquelles j'ai échangé la mienne, et je pense qu'il en va de même pour les autres par rapport à moi. Car si ce n'avait été une volonté mutuelle, je n'aurais rien pu toucher d'eux.

J'aurais senti de la résistance et nous aurions rétabli la propriété privée. Cela signifie en même temps que, dans mes prochaines rencontres, j'aurai de plus fortes chances de trouver, en mon interlocuteur, un autre moi-même et que ma liberté tendra à être de plus en plus totale. En multipliant mon identité, je restreins les espaces clos de l'existence. Comme danger, il me reste ceux qui, en vous offrant leur être, vous refusent la différence.

* * *

Cette fois, j'ai dépassé le simple échange. Je suis constamment habité par quelqu'un dont je n'arrive pas à embrasser l'être et que, pourtant, je sens vivante et proche, et heureuse aussi de notre rapprochement. Entre nous, le mouvement de la rencontre ne s'épuise pas. Je revois cette personne chaque jour depuis bientôt une semaine. Je l'ai connue un soir de spectacle, durant l'entracte. Dès les premières paroles, nous avons compris que chacun se trouvait en face d'un autre lui-même. Mais il y avait, au delà de cette identité, quelque chose d'indéfinissable et de particulier à chacun que nous avons tout de suite voulu toucher, connaître, devenir. Et c'est, je crois, précisément parce que ce quelque chose à la fois nous appelle et nous échappe que nous revenons sans cesse l'un vers l'autre. Je sais aussi que si nous avions un trop libre accès à cette part intime de l'autre, il n'y aurait pas autant d'intensité entre nous. Pourtant, sans l'espoir de l'atteindre et de l'intérioriser, quelque part au fil des jours, continuer nous tuerait, acculerait nos vies respectives à un interminable regard sur l'invisible.

En attendant, je ne m'y retrouve plus dans la séquence routinière de la vie physique. Je crois que je ne retrouverai une certaine qualité d'exécution dans les actes quotidiens que lorsque nous serons à nouveau côte à côte. Ce soir.